Histoire de la chirurgie de guerre

Autor(en): **Nicod, Louis**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes**

Band (Jahr): **53 (1945)**

Heft 29

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-548105

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Solothurn A. Z. Nº 29 - 19. Juli 1945 53. Jahrgang

DAS ROTE KREUZ
LA CROIX-ROUGE

Organ des Schweizerischen Roten Kreuzes und des Schweizerischen Samariterbundes - Organe officiel de la Croix-Rouge suisse et de l'Alliance suisse des Samaritains

Histoire de la chirurgie de guerre

Un des premiers efforts de l'esprit humain pour améliorer de sort de son espèce, fut de connaître la maladie, de rechercher les moyens de l'éviter, de la combattre. La santé est le bien le plus enviable dont nous jouissons ici-bas, c'est donc celui sur lequel nous devons veiller. La médecine est une science dont l'origine remonte à la plus ancienne antiquité; elle est intimement liée à la religion. Certains personnages de la mythologie font figure de guérisseurs; on les vois représentés sur des bas reliefs prodiguant leurs soins aux dieux. Ces dieux doués de la qualité la plus appréciée de l'homme primitif — la force — combattent. C'est ce combat que chantent les poètes, que cisèlent dans la pierre les sculpteurs. C'est lui qui envahit l'imagination populaire. Les dieux, d'après la tradition païenne luttent avec opiniâtreté, leurs armes sont celles du temps. Les blessés sont soignés d'après les principes connus et établis de l'époque. Quelle source de renseignements pour nous; grâce à la mythologie, on peut être informé sur les débuts de la médecine et, avant tout, sur les débuts de la chirurgie de guerre.

La chirurgie de guerre a subi au cours de l'histoire de grandes variations. Son développement est étroitement lié d'une part au développement de la chirurgie et d'autre part à l'évolution des armes et des blessures qu'elles occasionnent; il n'y a aucune similitude entre une blessure due à une arme blanche et celle due à une arme à feu. Les moyens en usage dans les services de santé actuels sont étonnants si on les compare à ceux dont disposaient les armées de l'époque romaine ou même napoléonienne.

Le berceau le plus antique de la médecine semble avoir été l'Inde. Dans l'Ayur Véda, un des ouvrages les plus importants de la littérature médicale indienne, on conseille au rajah de partir en guerre, accompagné par un médecin habile, qui panse les blessés, examine avec attention les provisions de bouche, l'eau, le matériel de chauffage, les logements que l'ennemi peut rendre impurs par le poison, opérer la désinfection des objets souillés pour préserver les troupes de la mort et de la destruction. Sa tente est voisine de celle du monarque, la conservation du roi équivalant à celle de la nation toute entière. Il doit agir sans hésitation, car le moindre retard peut compromettre la vie des malades et des blessés.

L'art médical égyptien joue un grand rôle dans l'histoire de la médecine, car on sait que les Grecs l'apprirent d'eux. Esculape était d'origine égyptienne. Nombreux furent les Egyptiens qui colonisèrent la Grèce, y introduisant les sciences et entre autres la médecine. Homère y puisa les matériaux de son inimitable épopée et ses poèmes sont l'écho des plus anciennes traditions médicales. A l'époque des Egyptiens, des Grecs, des Romains, on se battait avec des épées, des javelots, des lances, des flèches. On lançait sur l'ennemi des pierres avec la main ou avec la fronde. Le médecin de troupe extrayait les flèches qui étaient en général retenues dans le corps par un crochet. Pour libérer le crochet, il fallait débrider les plaies. Parfois, on s'en tirait mieux en enfonçant davantage la flèche jusqu'à ce qu'elle sorte de l'autre côté. Les blessures provoquées par l'effet lésaient souvent de gros vaisseaux; pour arrêter l'hémorragie, on tamponnait les plaies. Toutes ces opérations se pratiquaient sur le champ de bataille. Comme on ne connaissait pas la narcose, on conseillait aux blessés de crier; leur attention était ainsi déviée et leur sensibilité diminuée. Pour transporter les blessés, on utilisait les boucliers, véritables brancards improvisés; le combat terminé, on ramenait les blessés sur des chars et même sur des bateaux. Souvent, les soldats pansaient leurs blessés eux-mêmes, avec des bandages qui faisaient partie de leur équipement.

La personnalité du médecin était très différente selon les peuples auxquels il appartenait. Le médecin des Egyptiens était un prêtre. Il se tenait dans les temples, il appliquait les préceptes médicaux scrupuleusement selon des lois bien établies. Les malades, eux, devaient obéir et s'ils ne faisaient pas ce qu'on leur disait, ils étaient punissables, surtout s'ils avaient manqué aux mesures d'hygiène.

Les médecins grecs et romains par contre étaient moins idéalistes. Les uns cherchaient la gloire, les autres l'argent; certains étaient très exigeants et très chers. A Rome, d'ailleurs, les médecins étaient fréquemment des étrangers, souvent même des anciens esclaves. Comme ils étaient indispensables, Jules-César, par un édit, leur avait accordé à tous les droits de cité. La plupart avait appris leur art en Grèce, où il y avait des écoles de médecine.

Du temps de Charlemagne, il y avait aux armées des hommes spécialisés qui savaient bien examiner les blessures, poser un pronostic, prescrire des élixirs et des potions. Souvent c'était des femmes qui soignaient les malades. Certaines avaient des dons remarquables; on se passait les formules et recettes de mère en fille. Fréquemment, on remettait les blessés au couvent, où les moines les secouraient. Dans ce temps, les médecins sont appelés «mires».

Au 10e siècle brille l'école de Salerne. On forme des médecins; petit à petit, les universités s'ouvrent; l'enseignement est en latin. L'influence de l'Eglise se fait sentir. *Ecclesia abhorret sanguine.* On forme de doctes savants, dont l'influence s'étendra sur plusieurs siècles. Ces doctes savants sont plus théoriques que pratiques.

Au début de 16e siècle, on assiste à un des grands événements de l'histoire, à la découverte de la poudre. La chirurgie de guerre s'en ressentira. Les blessures sont toutes différentes. Les plaies sont plus gravement infectées, car les tissus sont plus meurtris; les os sont fracturés et éclatent en multi-fragments. Comme on ne connaît pas les microbes, on parle de plaies empoisonnées. Pour les désinfecter, on les traite au fer rouge, à l'huile, à la poix bouillante.

Le grand chirurgien de l'époque est Ambroise Paré (1510—1590); il n'est pas membre de la Faculté, ni docte savant dans le sens de l'époque. Il ne répète pas les lois d'Esculape ou d'Hérodote, il ne sait pas le latin, mais il est un praticien. Il fait des amputations avec habileté, il ligature les vaisseaux qui saignent. Il fait faire des appareils orthopédiques pour ses opérés; le Petit Lorain est son bandagiste réputé. Il est l'homme du jour.

L'armée de cette époque est composée de troupes de mercenaires et de lansquenets. Le soin aux blessés est donné par le barbier de troupe, ses valets et apprentis. Ces barbiers sont des disciples d'Ambroise Paré; au camp, ils ont leur tente toujours près de celle du porte-drapeau; à la marche, on les trouve près des tambours.

Au 17e siècle apparaissent des armées permanentes; les corps de troupes sont constitués en compagnies, régiments. Le soin aux blessés est assuré par les chirurgiens barbiers de troupe, celui aux malades par les médecins de troupe. Il y a rivalité entre les chirurgiens, médecins de troupe et les savants d'université. L'un d'entre eux, très célèbre,

Mathaus Gottfried, disait un jour à l'un de ces savants qui était plus théoricien que pratique: «Pas tant de bavardage inutile, venez en personne à la guerre, mettez votre nez sur le champ de bataille et vous en jugerez bien autrement.»

Au 18e siècle, la chirurgie des chirurgiens barbiers s'améliore. On acquiert de l'expérience. Dans un ouvrage intitulé «Traité des réflexions tirées de la pratique sur les plaies d'armes à feu», François le Drau conseille de débrider les plaies, d'insciser les abcès, de chercher minutieusement les balles, d'amputer les fractures ouvertes.

Vers la fin du 18e siècle, les chirurgiens barbiers, emportés par leur propre jeu et leur succès, exagèrent. On ampute trop. On ampute surtout sur sol français. Les chefs d'armée interviennent et interdisent ce genre d'opération. Ils ne l'autorisent que dans les cas de gangrène. Les connaissances en anatomie augmentent. John Hunter conseille pour la première fois la ligature de l'artère fémorale à l'endroit d'élection. Schmucker trépane des crânes.

La Révolution française, l'époque napoléonienne sont des périodes de grands progrès. Sous l'impulsion de von Bilgers, le transport des blessés à l'arrière est organisé avec méthode. On utilise pour eux des voitures de ravitaillement et même des véhicules à blessés. On crée en France des ambulances volantes, en Allemagne des Feld-Lazarette. On dote les compagnies sanitaires, nouvellement formées, de brancards. Le chirurgien barbier mal payé disparaît, cède sa place au chirurgien de carrière. Dans les grands centres, il existe des cours pour chirurgiens militaires, et grâce à l'initiative de Gorcke, ces chirurgiens obtiennent en Allemagne rang d'officiers.

Les difficultés existent toutefois. Le service de santé dépend de l'intendance de l'armée, qui est souvent incompréhensive, corrompue et négligente. La bureaucratie fait des ravages. Certains chefs sont intransigeants. Frédéric-le-Grand interdit qu'on panse les blessés avant la fin de la bataille et la proclamation de la victoire. A la bataille de Prague, il fallut huit jours avant que les blessés arrivent dans un lazaret. A Waterloo les paysans ramassent les blessés sur le champ de bataille quinze jours après le combat. On les transporte sur des brouettes et des chars à fumier jusque dans des granges où on leur prodigue les premiers soins.

Un des grands chirurgiens de cette époque fut Larrey (1766 à 1842); il avait acquis une extraordinaire habileté et amputait les membres avec un pourcentage de guérison de 75 à 80 %. Son nom est vénéré dans les armées de Napoléon.

Dans la seconde moitié du 19e siècle, la chirurgie de guerre est à l'honneur; on assiste à de grandes découvertes, à de grandes innovations. Le service de santé est libéré de sa tutelle séculaire: l'intendance d'armée. Les formations sanitaires engagent pour la première fois des infirmières. A la guerre de Crimée, on s'adresse aux sœurs de l'exaltation de la Sainte-Croix. On acquiert la notion du triage; on sépare les soldats blessés et les soldats malades. On utilise les chemins de fer pour les transports. Le matériel sanitaire s'améliore; on découvre le plâtre, on confectionne des attelles, on remplace la charpie par de l'ouate. On découvre la narcose (éther 1847, chloroforme 1854), la morphine 1866.

La science fait des progrès; on suppose que les plaies empoisonnées sont peut-être des plaies infectées; on parle de maladies septiques; Pasteur découvre enfin les microbes.

Le principe de l'immobilisation des plaies et surtout des plaies infectées est admis; l'immobilisation des fractures existait, il est vrai, déjà du temps des Grecs.

Le chirurgien le plus célèbre de cette époque fut Pirogow (1810 à 1881). Il prit part à la guerre du Caucase, puis à celle de Crimée et enfin à la Guerre franco-allemande de 1870. Son nom est resté attaché à certaines opérations très utiles et notamment à un genre d'amputation au niveau du cou de pied.

Cette époque a ceci de mémorable, le sens des lois de l'humanité qu'ont leurs dirigeants. Henri Dunant signe en 1874 la convention de Genève, fonde la Croix-Rouge et rend par là des services éminents aux blessés et prisonniers de guerre, auxquels il assure protection et secours en pays ennemi. Un chirurgien allemand de la guerre de 1870 installant un lazaret dans un village français pour les blessés allemands et français disait: «Nous ne connaissons ni une armée allemande, ni une armée française, mais seulement la sainte armée des blessés.» De telles paroles sont agréables à entendre.

Au 20e siècle, la guerre est caractérisée par la brutalité des moyens de destructions. Les blessures par éclats de mines, par bombes brisantes, sont particulièrement meurtrières. La mortalité immédiate est grande. Certaines bombes provoquent la mort par déflagration. On constate de nombreuses brûlures.

Le service de santé est très bien organisé. Les ambulances chirurgicales, les lazarets sont pourvus d'un excellent matériel. Les moyens de transport sont nombreux. On utilise des ambulances automobiles, des avions, des trains sanitaires avec salles d'opérations. L'opération précoce est possible; les lois de l'asepsie sont respectées et l'on a partout des installations pour stérilisation des instruments. On reconnaît le grand avantage du plâtre que l'on applique systématiquement. Les moyens pour supprimer les douleurs sont très nombreux, et les narcoses les plus diverses sont à la disposition du chirurgien. Une des grandes acquisitions de la guerre 1939—1945 est la transfusion de sang que l'on utilise sur une grande échelle et qui a, à son actif, de nombreuses guérisons. Le traitement prophylactique les maladies infectieuses, notamment de la diphtérie et du typhus par la vaccination active, a bien diminué le nombre des malades. Le traitement préventif du tétanos par des vaccinations ou par du sérum a évité en général l'éclosion de cette terrible infection. L'utilité des grandes industries chimiques est éclatante. C'est dans leurs laboratoires que l'on découvrit les sulfamidés et surtout la pénicilline qui a, en sa faveur, la guérison d'un nombre considérable de malades et blessés.

Telle est, dans son ensemble, l'évolution de la chirurgie de guerre, évolution passionnante qui permet de jeter un regard sur l'histoire du monde. Par elle, on se familiarise avec la vie des peuples, dont on apprend à connaître les mœurs et les usages.

La guerre est une période de crise, de folie, période catastrophique, où l'on fait foin de la vie humaine, où l'on anéantit villages et villes laborieusement construits, période de destruction et de désespoir. Dans ce chaos étonnant que l'esprit humain a peine à concevoir, on est heureux de voir qu'il existe des hommes capables d'envisager la reconstruction d'un monde nouveau.

Le service de santé, par son activité, atténue bien des douleurs, sauve bien des vies. Alors qu'une seule bombe fait de gigantesques ravages, lui, par ses efforts multiples, ne parvient parfois qu'à secourir une seule personne. Son action est belle, car elle est humanitaire, elle est belle, car elle s'adresse au blessé qui souffre, au soldat courageux qui se confie entièrement à lui. Le soldat, à quelque pays qu'il appartienne, le civil des régions bombardées, des camps de déportés, est souvent un héros qui, dans le désarroi général, autorise l'espérance en des jours de paix dont la charité est le très précieux fondement.

Dr *Louis Nicod.*

„Rotkreuzaktion" und Schuhkauf

In der Presse ist in der letzten Zeit mehrmals von einem «Schuhskandal» die Rede gewesen, zu dem eine Rotkreuzaktion Anlass gegeben habe. An dieser Stelle ist dazu bereits eine offizielle Erklärung des Vereinigten Hilfswerkes vom Internationalen Roten Kreuz veröffentlicht worden. Wie verschiedenen Zuschriften und Aeusserungen entnommen werden kann, scheint noch nicht überall völlige Klarheit über die Angelegenheit zu herrschen.

Vorerst ist festzustellen, dass unser Schweizerisches Rotes Kreuz damit nichts zu tun hat. Insofern könnte hier auf eine eingehende Darlegung des Falles verzichtet werden. Leider ist es nun aber einmal eine Tatsache, dass allzuviele — aus Unwissenheit oder auch einem gewissen Nicht-Wissen-Wollen heraus — nur zu geneigt sind, alles, was irgendwie mit Rotem Kreuz zu tun hat, in den gleichen Tiegel zu werfen. Es lässt sich so besser kritisieren...

Das Vereinigte Hilfswerk vom Internationalen Roten Kreuz ist die Organisation, welche sich insbesondere mit dem Ankauf und Versand von Lebensmitteln, Kleidern, Schuhen und Arzneimitteln für die vom Kriege betroffene Zivilbevölkerung befasst. Im Gegensatz zum Schweizerischen Roten Kreuz, welches mit schweizerischen Mitteln arbeitet, führt das Vereinigte Hilfswerk seine Hilfsaktionen mit Geldmitteln aus, die ihm hauptsächlich aus dem europäischen Ausland und oft auch von Uebersee zufliessen.

Im Herbst 1943 stellte sich ein gewisser A. Schneider, mit welchem bisher niemand vom Internationalen Roten Kreuz irgendwelche Beziehungen hatte, beim Vereinigten Hilfswerk vom Internationalen Roten Kreuz als Sekretär der Berner Sektion des Schweizerischen Schuhhändlerverbandes vor. Er erklärte, dass sich bei den Detailhändlern in der Schweiz grosse Posten demodierter, unverkäuflicher Schuhe befänden; die Sektion für Schuhe, Leder und Kautschuk des Eidg. Kriegs-Industrie- und -Arbeits-Amtes sei entschlossen, den Absatz dieser Schuhe dadurch zu erleichtern, dass sie sich mit dem Verkauf dieser Posten an das Internationale Rote Kreuz für seine Hilfsaktionen im Ausland einverstanden erklärte.

Gerade zu diesem Zeitpunkt hatten die griechischen Kolonien im Ausland dem Internationalen Roten Kreuz beträchtliche Summen anvertraut, um der notleidenden griechischen Bevölkerung Hilfssendungen zukommen zu lassen. Hilferufe erbaten dringend Kleidungsstücke und Schuhe.

Seit längerer Zeit hatte das Vereinigte Hilfswerk vergeblich versucht, mit Verbänden der schweizerischen Schuhfabrikanten und Verkäufer in Verbindung zu treten, um einige Posten demodierter Schuhe aufzukaufen. Die Mitteilung des Sekretärs der Berner Sektion des Schweizerischen Schuhhändlerverbandes schien deshalb dem